

## A la prison de la Santé, étudier pour s'évader



Charlotte Bozonnet

### Le centre pénitentiaire parisien propose un cursus dispensé dans ses murs par l'université Paris Cité

#### REPORTAGE

**L**a feuille de présence circule dans la petite salle de classe éclairée au néon. A tour de rôle, les 11 étudiants présents notent leur nom. A côté, pas de prénom mais des chiffres. Il faut quelques secondes au visiteur pour comprendre : un numéro de matricule. Il est 14 heures, en ce lundi de février, et le cours de psychologie du diplôme universitaire (DU) « formations aux humanités-lettres et sciences humaines » vient de commencer à la prison de la Santé, au cœur du 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Cette formation est unique : le DU, assuré par des professeurs de l'université Paris Cité, est le seul diplôme de l'enseignement supérieur en France dont les cours sont dispensés en présentiel en prison. Tous les autres le sont par correspondance. La prison de la Santé en bénéficie, de même que celle de Fresnes (Val-de-Marne). « *C'est un diplôme qui demande un investissement important de la part des étudiants* », souligne Thibault Collin, professeur de psychologie. Cinq demi-journées de cours par semaine, d'octobre à mai, avec des partiels à la fin de chaque semestre.

Sur le tableau blanc, les mots forment une toile étrange : « *psyché* », « *fonctionnement du cerveau* », « *Freud* », « *guerres* », « *accidents* », « *rêve* ». Thibault Collin explique à un auditoire attentif l'histoire de la naissance de la psychanalyse et des neurosciences, avant de lancer une petite énigme. « *Quelle est la seule âme que l'on puisse prendre dans sa main ?* », s'amuse l'enseignant. « *Une âme charitable ?* », tente un détenu. « *Une âme sœur ?* », essaie un autre. « *C'est une partie du violoncelle* », tranche un troisième.

#### Garder la tête hors de l'eau

L'espace de quelques instants, on en oublierait presque où l'on est. Presque. Les barreaux aux fenêtres, la vue sur le mur prolongé d'un interminable grillage, le tintement des trousseaux de clés accrochés à la ceinture des gardiens en bruit de fond ramènent vite à la réalité. « *Moi, je n'oublie jamais* », lâche Idrissa, devant son grand cahier à carreaux rempli d'une écriture fine. « *A chaque fois que je tourne la tête, je tombe sur les barreaux et, après le cours, je remonte en cellule. Mais ça aide clairement à supporter la détention*, explique le jeune homme de 21 ans, vêtu d'un survêtement de sport, arrivé à la Santé en avril 2023. *De base, je n'avais pas demandé à suivre le DU, j'étais dans le déni, je pensais sortir vite.* »

Pourquoi sont-ils là ? Vol, trafic de drogue, violence intrafamiliale, agression sexuelle ? Jamais le motif de leur incarcération n'est évoqué. Il est interdit de les questionner sur le sujet. La Santé étant une maison d'arrêt, certains sont des prévenus, en attente de jugement, des années parfois. D'autres ont déjà été condamnés et purgent une peine (ou un reliquat de peine), en théorie inférieure à deux ans. Ils ont entre 21 et 35 ans, viennent

d'univers et ont des niveaux scolaires différents, du bac pro au master. Mais, pour tous, suivre ce DU est une façon de garder la tête hors de l'eau.

Incarcéré en juin 2023, Karl, 27 ans, y a vu « *une bulle dans la détention* ». « *Je sentais un affaissement intellectuel, moral. Donc, ça fait du bien de réfléchir, de prendre des notes, de lire. Et puis, au début, on souffre de l'isolement, alors c'est un moyen de s'intégrer, autre que la promenade* », raconte le jeune homme. Sans activité, les journées sont longues, interminables même : vingt-deux heures sur vingt-quatre enfermé dans une cellule. « *Quand je suis arrivé, j'ai demandé tout ce que je pouvais faire*, témoigne Lucas, 23 ans. *Dans ma cité, j'ai vu tellement de gens sortir de prison... cassés. Aller en cours, ça change tout, on se sent comme dans un autre monde, ça casse la routine.* » « *Vous savez, la prison, ça peut rendre fou* », résume Nicolas, 21 ans, emprisonné depuis « *trente-trois mois* ».

Face au risque de sombrer, tous ces détenus ont une boulimie d'activités. Adama, 32 ans, diplômé d'un bac pro logistique, est en prison depuis quatre ans, en attente de son jugement. Avant d'être inscrit au DU, il a travaillé à la bibliothèque, à la cantine, suivi plusieurs formations techniques, participé à des concours d'éloquence, écrit des articles pour le journal de la prison, *Le Phénix*. « *Quand tu es en prison, tu fais du rap, tu écris. On a tous des choses à extérioriser* », raconte-t-il.

La maison d'arrêt de la Santé a été rénovée entre 2014 et 2018. Dans la cour d'honneur et la première partie du bâtiment, les murs de pierre historiques, témoins des exécutions capitales passées, ont été conservés. Passé la rotonde des surveillants, les locaux ont été reconstruits. Les conditions de détention y restent pourtant éprouvantes. En mars, la prison comptait 1 025 détenus pour 708 places, soit un taux d'occupation de 145 %. Un chiffre moins mauvais que les 175 % enregistrés avant l'été 2023, précise, amer, Bruno Clément-Petremann, le directeur de l'établissement.

Le responsable connaît bien les ravages de la surpopulation carcérale : celle-ci accroît la violence des détenus et ne permet pas au personnel de faire correctement son travail. « *La prison n'est pas seulement un moment d'exclusion, elle doit aussi permettre de préparer la sortie. Un surveillant qui supervise de 30 à 35 détenus peut les inciter à s'inscrire à différentes activités. S'ils sont de 75 à 80, il n'en aura pas le temps* », rappelle le directeur, pour qui « *la prison idéale est celle où il n'y a personne en cellule pendant la journée* ».

De ce point de vue, la Santé est plutôt bien lotie grâce à sa localisation en plein Paris. Elle compte un centre scolaire, des partenariats avec des associations, avec des hôpitaux (Cochin et Sainte-Anne), des activités culturelles et sportives... « *Sans le ministère de l'éducation nationale et celui de la santé, sans le conseil régional, les musées, etc., je ne suis pas à même de remplir ma mission* », souligne M. Clément-Petremann, qui rappelle la grande précarité des détenus. « *La Santé est connue pour son quartier VIP, mais cela représente une vingtaine de personnes. En réalité, le détenu moyen a 35 ans et évolue dans un contexte de misère sociale et économique. Un tiers d'entre eux relève d'un traitement psychiatrique*, décrit le directeur. *Pour beaucoup, c'est la prison qui va permettre d'avoir accès à des études, à la culture, aux soins, au sport.* »

Incarcéré à plusieurs reprises depuis sa majorité, Djibril, 35 ans, a obtenu l'équivalent du bac – le diplôme d'accès aux études universitaires – lors d'une précédente incarcération à Fresnes, en 2019. Détenu à la Santé depuis un an, il a demandé à suivre le DU dès son arrivée. Parallèlement, il s'est inscrit à une formation par correspondance pour obtenir un certificat professionnel d'assistant PME-PMI. « *Le plus difficile ici, c'est d'être coupé du monde extérieur. La seule actualité qui nous arrive, ce sont les infos à la télé et Cyril Hanouna. Alors étudier, ça permet d'échanger, d'apprendre, de changer la vision qu'on a des choses* », explique-t-il.

## « Interprétation des rôles »

Au centre scolaire de la prison, où les cours d'alphabétisation font le plein, les étudiants du DU font figure d'intellos. La seule condition pour y accéder étant d'avoir le bac. Pour leurs professeurs, enseignants-chercheurs, ils ne sont pas des élèves comme les autres. « *Ils ont l'expérience de la transgression et de l'enfermement, d'avoir été condamnés par la société. C'est fondamental dans la construction de leur identité* », souligne Claudia Girola, maîtresse de conférences en anthropologie, qui se rend à Fresnes et à la Santé depuis 2011. Une expérience qui en fait des étudiants plus investis et plus directs, selon elle.

Loin de la réalité des cours magistraux de la fac, ceux du DU sont régulièrement percutés par le quotidien de la prison. Entre les étudiants absents à cause d'un parloir et ceux en retard parce qu'un transfert interne à la prison a bloqué toutes les allées et venues, l'auditoire peut se réduire à peau de chagrin. Il y a surtout ces questions très personnelles qui surgissent en plein cours, comme pendant celui au sujet des psychotropes : « *Et, dans la "piquouze" qu'on fait aux détenus agités, il y a quoi ?* », demande un détenu, entre gêne et amusement. « *Ils*

*apportent leur propre expérience dans le cours, comme s'ils avaient besoin de comprendre ce qu'ils sont en train de vivre », souligne Claudia Girola.*

Professeur de littérature comparée et responsable pédagogique du DU, Régis Salado assure le cours de culture générale. Ce jeudi 7 mars, il a décidé de leur projeter *La Jetée*, de Chris Marker, un court-métrage de 1962, œuvre de science-fiction, poétique, réalisée à partir de photographies en noir et blanc. Pas vraiment un film à grand spectacle. « *Ils évoluent dans un environnement toujours contraint, parfois violent. Pendant les cours, c'est autre chose qui s'instaure, confie-t-il. On s'adresse à des étudiants, avec le même degré d'exigence. On leur offre un moment où ils existent, eux, un peu différemment.* »

Les étudiants le savent bien. Leur intérêt pour les cours est bien supérieur à ce qu'il serait à l'extérieur. « *Le plus dur dans la détention, c'est ce temps qui passe. Alors on essaie de ne pas le perdre »,* souligne Adama, habillé d'une veste du Paris Saint-Germain. Il s'interroge sur la suite : « *En prison, quand tu as le bac, c'est compliqué. Le DU, c'est le niveau le plus haut. Pour l'année prochaine, je me suis inscrit en licence d'AES [administration économique et sociale], mais par correspondance, c'est beaucoup plus difficile.* » Comme ses codétenus, Adama affirme prendre tout ce qu'il peut pendant ces années de détention. « *La prison, c'est ce que l'on en fait »,* juge-t-il.

Tous ont en tête la sortie, l'après. Ce passage carcéral, « *je ne l'oublierai pas, mais je le mettrai de côté »,* assure Sofiane, 22 ans, le crâne rasé. Diplômé d'un bac pro, il aimerait trouver du travail dans la vente ou la mécanique. Pour l'instant, il faut tenir, loin des siens. Alors il fait du sport, ne fume pas, ne boit pas, suit sa « *petite routine* », se tient à carreau.

Il est 16 h 30, d'un coup sec sur la porte et d'un « *c'est l'heure* », le gardien signifie la fin du cours. « *La semaine prochaine, prévient Thibault Collin, ce sera la psychanalyse et l'interprétation des rêves.* » Pour les étudiants, il est temps de remonter en cellule. Cette année, la liste d'attente pour accéder au DU, qui n'a pas la place pour accueillir plus d'une quinzaine d'étudiants à la fois, était aussi longue que la liste principale.